

La brique, la neige, la blancheur et le lait

Michel NICOLAS

Cet article reprend la communication faite par Michel Nicolas « Retour sur la racine √LBN », lors de la séance de la SELEFA du jeudi 4 janvier 2018. Il approfondit l'étude de intitulée l'auteur *Sur les significations de la racine LBN*, parue dans la *Lettre SELEFA* n° 2 (juin 2013) : voir http://www.selefa.asso.fr/files_pdf/AcLettre_02_D2_LBN.pdf. Cette étude avait suscité remarques et commentaires de Jean-Claude Rolland, à l'occasion d'une communication faite à la séance de la SELEFA du jeudi 2 mars 2017, intitulée *Le lait et la brique, une étude de la racine* √LBN, et publiée dans la *Lettre SELEFA* n° 6 (octobre 2016) : voir http://www.selefa.asso.fr/files_pdf/AcLETTRE_06_D1.pdf Dans le présent article, Michel Nicolas revient sur le sujet, défend sa thèse et approfondit son propos.

Sur les significations de la racine √LBN

La question est de savoir quel est le sens originel de la racine √LBN et l'ordre des sens dérivés :

akkadien : *labānu* : « fabriquer des briques », *libittu* (**libintu*) : « brique, plaque », *labānu* : « étaler la matière qui sert à la fabrication des briques » (aussi : *labēnu* et *lebēnu*).

arabe : *labana* : « manger beaucoup, frapper violemment, assommer à coup de bâton, avoir en abondance du lait dans ses pis, avoir mal au cœur en raison d'un oreiller mal placé, faire des briques », *milban* : « vase dans lequel on trait, moule dans lequel on fabrique les briques », *labana(t)* : « jet, coup », *laban* : « lait », *libn* et *libin* : « briques » (coll.), *libna(t)* et *lubāna(t)* n. d'unité, *lubān* (pl.) : « affaires urgentes et importantes », *talbīn* et *talbīna(t)* : « soupe faite avec du lait ou du miel », *mulabban* : « sorte de nougat fait de noix et d'amandes », *lubnā* : « arbrisseau qui donne du storax », *lubān* : « résine qui sert d'encens », *malban* : « pâtisserie composée principalement d'amidon ».

guèze : *lebn* : « arbrisseau qui donne du storax », *lebne* : « sorte de palme » pour certains : une « autre sorte d'arbres » : ces termes seraient entrés tardivement. Plus tardivement, le terme *libānos* « encens », entre à partir du grec *libanos* terme d'origine sémitique.

hébreu : *labān* : « fabriquer des briques », *labān* : « briques » (coll.), *lebenāh* n. d'unité, *malbēn* « four ou moule à briques », *labān* : « blanc » (et nom propre), *libnāh* : « clarté, transparence », *lebanāh* : la « lune » (et nom propre : Esdras II, 45), *lebnāh* et *lebonāh* : « résine qui sert d'encens, encens, arbre portant l'encens », *libnēh* : pour certains, comme le phénicien <*lbnh*> : « arbrisseau qui donne du storax »¹.

mandéen : *laben* : « être blanc », *labna* : « gluten ».

ougaritique : *lbnt* « brique », <*lbn*> « blanc ».

phénicien : <*lbn*> « blanc ».

¹ Pour d'autres : « le peuplier blanc », voir plus loin.

sud-arabique : <lb< : « brique, encens ».

syriaque : *lab(b)en* (forme intensive) : « fabriquer des briques », *lbeta* (**lbenta*) : « brique, plaque » (plur. : *lebnē*), *lab(b)anūta* : « moulage de brique, blanchissement, lait caillé », *labnūta* : « lait caillé », *malbna* et *malbāna* : « four ou moule à briques, châssis d'une porte ou d'une fenêtre composé surtout de briques », *leb(b)anūta* : « arbrisseau qui donne du storax », *lbōtta* (**lbōnta*) : « encens, colle végétale ».

Les raisons suivantes démontrent que le sens d'accumulation-condensation est le plus ancien :

- a) le bilitère LB et ses dérivés donnent le sens d'accumulation-condensation, dans toutes les langues sémitiques.
- b) l'absence en akkadien des autres sens : « résine, blancheur et lait ». Cette langue a moins duré que les autres susmentionnées pour produire de ces sens dérivés.
- c) le sens de « blancheur » ne figure qu'en cananéen-hébreu et en araméen.
- d) le sens de « lait » n'existe qu'en syriaque et en arabe. Nous pouvons donc supposer les schémas de dérivation suivants :

accumulation-condensation > neige > blancheur > lait.

accumulation-condensation > être caillé, s'épaissir (liquide), lait caillé > lait tout court.

accumulation-condensation > fait de coller > résine > résine odorante et encens.

Le nom du Liban² vient soit de la couleur blanche des montagnes enneigées, soit de l'accumulation de la neige (Jérémie, XVIII 14). La neige couvre ses sommets une longue partie de l'année. Les Arabes l'ont appelé *ǧabal al-tulūǧ* « la montagne des neiges ». En syriaque, le pays s'appelle *tūra d-talga* « la montagne de neige », aussi : *tūra d-ḥēwarūta* « la montagne de la blancheur »³, littéralement, cf. « le Mont Blanc » en France ainsi nommé en raison de la neige qui le couvre.

Le terme <lb< au sens de « lait »

J'ai publié dans *Lettre de la SELEFA* n° 2 (juin 2013) ce qui précède de cette étude, en guise de traité concis sur les rapports entre les sémantismes des termes de ce titre regroupés sous la racine √LBN. C'est par souci de brièveté que je n'ai donné que l'essentiel entre les dérivés arabes du sémantisme <lb<, poussé par le fait que le lecteur est censé facilement constater le rapport des dérivés non cités avec, d'une part, les dérivés mentionnés, et de l'autre, le sens primitif de <lb<, à savoir : accumulation-condensation. Autrement dit, les sens en arabe de : « manger beaucoup, frapper violemment-assommer, avoir mal au cou en raison d'un oreiller mal placé, poitrine-poitrail, corde d'amarrage, affaire urgente et importante (ce dernier : sens figuré) », sont des dérivés tardifs et en lien avec accumulation-condensation. L'idée de la force est inhérente à celle d'entassement et de ce qui serre, qui presse... De l'idée de ce qui presse proviennent ou se renforcent deux notions : l'écoulement d'un liquide qui serait, entre autres, le lait chez les Arabes étant donné qu'ils étaient essentiellement pasteurs vivant du produit du bétail : le lait, d'un côté, et de l'autre côté la brique chez les Akkadiens où celle-ci était une nécessité dans l'absence de la

² En hébreu *lebanōn*. Le suffixe *-ōn* est à l'origine adjectival : le « blanc ».

³ MARMADJI, V. A. S., *La (langue) arabe est-elle logique ?* (en arabe), Jounié (Liban) : Impr. des Missionnaires libanais, 1947, 78.

Pierre à construire en Babylonie, et qui a connu une « floraison ». L'idée de ce qui est « blanc de couleur » apparaît dans les langues nord-ouest sémitiques : cananéen-hébreu : *labān*, verbe : « être ou devenir blanc » et adj. : « blanc », *libnāh* : « clarté, transparence », et araméen, les verbes *lbān*, à l'état simple, et *lab(b)ben* à l'état intensif : « être ou devenir blanc », avec l'évidence qu'elle procède de l'accumulation-condensation de la neige dans ces lieux. Phénomène absent en Babylonie et en Arabie où l'idée de la blancheur n'apparaît pas (en akkadien et en arabe) pour la racine $\sqrt{\text{LBN}}$. Le sens du lait n'apparaît ni en akkadien ni dans le cananéen-hébreu, et est tardif en syriaque (voir plus loin) ce qui confirme d'une part, que l'apparition du sens de la blancheur dans l'ouest-sémitique ne vient pas de la couleur du lait mais de celle de la neige, et d'autre part, que la désignation du lait est relativement tardive. Si c'est le lait qui a donné l'idée de la blancheur, pourquoi ne l'a-t-il pas donnée en arabe à partir de $\langle \text{lbn} \rangle$, « lait », et pourquoi le sens de lait était-il absent dans les langues qui ont dérivé le sens de la « blancheur » de $\langle \text{lbn} \rangle$, alors que le lait existait dans les zones ouest-sémitiques dont les langues ont gardé tous sens antérieurs c'est-à-dire : accumulation de matières et brique ?

Le sens de « lait » en arabe serait venu d'une influence syriaque (v. plus loin) et est en arabe bien plus tardif que l'autre mot arabe *ḥalīb*⁴ qui signifie le « lait » et dont, contrairement à *laban*, nous trouvons la sémantique dans toutes les langues sémitiques. Au sujet de ma thèse concernant l'absence dans une langue qui n'a vécu qu'une courte période comme l'akkadien, d'une masse de dérivés de la racine $\sqrt{\text{LBN}}$ que l'on trouve en arabe, Jean-Claude Rolland (J-C R)⁵, avance qu'une absence peut s'expliquer par « la disparition de ces sens dans les langues à durée longue comme l'arabe, du fait qu'ayant été peu à peu assumés par de nouveaux vocables, les anciens sens, devenus inutiles, auront disparu dans la trappe de l'histoire »⁶. J'admets qu'une langue qui a longtemps vécu peut perdre l'usage de termes remplacés par d'autres nouveaux ayant la même désignation, mais dans notre sujet il ne s'agit pas de cela. Ce cas est hors sujet, car j'ai parlé de l'akkadien et de l'arabe et non d'un cas général censé se produire dans toutes langues. De plus, je n'ai pas parlé de disparition mais d'absence, et ce n'est pas dans la langue arabe « à durée longue » qu'il y a cette absence. Au contraire, cette langue, du fait de sa longue durée a dérivé à partir d'anciens termes qu'elle conserve souvent, d'autres nouveaux, absents dans une langue à durée courte comme l'akkadien. En outre, pour ce qu'il s'agit de l'arabe, même des termes en très grand nombre inusités d'une époque à l'autre, se trouvent recensés par les lexicographes, donc « conservés ». Et le fait que tant de ces termes soient absents dans les autres langues sémitiques ne saurait être toujours, mais dans peu de cas, une disparition de termes ayant été auparavant en usage puisque ces langues n'ont pas eu la chance de vivre longtemps et dans de vastes régions pour en dériver, contrairement à l'arabe.

Si le sens de « fondre » et « produire ou sortir du lait » en conséquence n'était pas tardif, on aurait trouvé ses traces dans d'autres langues sémitiques que l'arabe, et on ne peut nullement dire qu'« il a dû exister puis disparaître par la suite », assertion de J-C R non soutenue par une preuve ou un indice fiables, et répétée dans ses analyses, par exemple : « le verbe *labana* à la

⁴ V. plus loin sur la racine $\sqrt{\text{HLB}}$.

⁵ Voir son article « Le lait et la brique », qui est réplique à mon article de 2013 susmentionné dans la *Lettre de SELEFA*, n° 6, octobre, 2017. On retrouve ce texte sur le blog de Jean-Claude Rolland : <https://www.jclrolland.fr/440292862>.

⁶ *Ibid.*, 4.

première forme ou à une autre-a dû avoir le sens de “téter”, mais ce sens a disparu »⁷. L’auteur paraît chercher ainsi à forcer un autre parcours à l’apparition du sens de lait comme venant de fendre qui vient de frapper, et non à travers le parcours accumulation-condensation > neige > blancheur et lait que j’ai proposé. Or, ni en arabe, ni dans une autre langue sémitique <lb> ne veut dire téter. À la VI^e forme arabe, *talābana*, qui prend dans certains verbes l’idée d’action répétitive⁸, au sein d’un réfléchi-passif à l’origine celui de la III^e forme de réciprocité, le sens de « sucer le lait » vient tardivement, c’est pourquoi il est sous une forme dérivée ; il vient du sens de lait de la I^{ère} forme et ne prouve nullement qu’il s’agit d’une «trace» d’un sens initial ancien qui a disparu. Si <lb> signifie « manger beaucoup », cela ne vient pas de « téter », absent dans <lb> I^{ère} forme, mais de « accumulation-condensation ». Quant à *milbana(t)* « grande cuiller », elle devait être une cuiller servant à remuer jusqu’à condenser des aliments cuisinés dans un liquide. En outre, voici ce que J-C R avance : « il a dû y avoir un vocable dérivé de la racine √LBN désignant le “fromage” mais il a disparu »⁹, et ce dans une hypothèse faisant dériver le sens de « brique » de celui de « fromage » (voir plus loin).

En contestation de ma thèse, voici ce qu’on lit dans l’article de J-C R : « Il est difficile d’admettre que des objets aussi concrets que le lait et la neige puissent avoir leurs signifiants à une racine désignant une notion plutôt abstraite comme la blancheur, ou que la brique et la neige puissent avoir leurs à une racine désignant une notion aussi abstraite et savante que la condensation »¹⁰.

Dans mon premier article, j’ai signalé que la notion de « blancheur » vient de la neige de même que la désignation du lait en raison de sa blancheur, et que le sens de la neige vient de celui initial de l’accumulation-condensation de matières. Cependant, sur le sens de « lait », dérivé, il faut observer que la couleur unique inchangée, d’une matière fréquemment utilisée, devient si mise en relief¹¹ qu’elle finit par désigner la matière elle-même, comme en français : le rouge, le rosé et le blanc désignent le vin ayant la couleur mentionnée, et la blonde et la brune se réfèrent à la bière blonde et brune etc...¹² De la blancheur, sous la racine √LBN, et de rien d’autre, sont tirés des noms de choses en raison de leur blancheur : *libnēh* en hébreu pour certains, désigne le « peuplier blanc », *lebānāh*, « la lune », *libnāh* « la clarté, la transparence ». Sont tirés aussi des noms propres au sens de Blanc (comme en français), figurant dans la Bible : *Labān*, *Libni* et *Lebāna* (ce dernier de l’araméen biblique), et des noms de localités : *Libnāh*, *Lebōnāh*... en Canaan. La racine sémitique √HWR, qui renvoie aussi à la couleur blanche donne en arabe le nom de différentes matières, comme *ḥuwwārā*, « aliments blancs », et aussi « pain et farine de couleur blanche ». En arabe aussi *sawād*, « noirceur » au sens premier, veut dire également : « masse, peuple » en raison de la couleur des cheveux ou de celle foncée des rassemblements de gens, comme en akkadien l’expression *šalmāt qaqqadi* « ceux de têtes noires » qui veut dire : « la masse, le peuple, les êtres

⁷ *Ibid.*, 7.

⁸ Comme *tasāqata*, « tomber pièce par pièce ».

⁹ ROLLAND, Jean-Claude, déjà cité, 10.

¹⁰ *Ibid.*, 4.

¹¹ « Le blanc » est le nom en français d’un produit servant à effacer en la gommant une écriture ; le Mont Blanc remplace le Mont Enneigé en français, et le Mont de la Blancheur remplace le Mont de la Neige en syriaque pour désigner le Mont Liban, voir plus haut.

¹² Voir ce vers du poète arabe Abū Nu’ās (m. à Bagdad vers 815) : *wa-šrab ‘alā l-wardi min ḥamrā’ a ka-l-wardi*, « et bois devant la rose d’un rouge comme la rose ».

humains », et *šalmu*, « personne, effigie, image » de *šalāmu*, « noircir, obscurcir ». La couleur qualificative devient donc nom d'une chose caractérisée par la couleur en question, comme en français : il fait gris, noir, sombre, clair ; être dans le noir etc. Les exemples sont abondants. Mais le processus inverse existe également : le nom d'une matière d'une certaine couleur peut devenir aussi le nom de la couleur, comme < *lbn* >, nom de la « neige » dans le nord-ouest sémitique a donné dans la même aire le nom de la « couleur blanche »¹³.

Le syriaque *lab(b)anūta* désigne « le lait caillé », donc épais (de même *labnūta*). Le premier veut dire aussi à la fois « moulage de brique » et « blanchissement ». Cette désignation ne serait peut-être pas résultat de seule la couleur blanche, mais aussi du moulage, pour renvoyer à la production d'une matière laiteuse épaisse avant de se référer, en arabe, au lait au sens général. La désignation, dans certains arabes parlés, par *laban*, du « yaourt » et non du lait, serait plus ancienne que celle du lait en classique ; elle évoque le mandéen *labna* « gluten » et tous les termes désignant « résine », « colle » et « encens », venant tous de l'idée de condensation. Dans ce même contexte, *lab(a)na*¹⁴ est le « fromage blanc » et vient du syriaque *labnūta* susmentionné. En tout cas, qu'est-ce qui évoque « brique » et « blanc » et les relie dans une même racine si ce n'est par l'idée d'accumulation-condensation contenue dans « neige » ? Et pourquoi *lab(b)anūta* veut dire à la fois : « moulage de brique », « blanchissement » et « lait caillé » ? On comprend que ces deux derniers sens sont tardifs, et que le sens de « lait caillé » en est le plus tardif et est lié à la fois à la condensation-épaississement et à la « couleur blanche », qui est celle de la « neige » que désigne < *lbn* > en araméen, et que la désignation du lait tout court de cette racine en arabe serait une influence du syriaque. Le terme syriaque, en portant les trois sens ci-dessus, relie, donc, la dérivation du sens du « lait caillé » à ceux de la « blancheur » et de la condensation-épaississement, excluant par là même, l'apparition du sens de « lait caillé », pour < *lbn* > à partir d'une autre source. En effet, si la jonction entre le lait et la brique est absente en arabe, nous la trouvons en syriaque. Et, il n'est point étonnant que chez les Arabes « le blanc » ait fini par désigner le lait du fait de sa couleur exclusive et de la fréquence de son emploi plus que chez les autres Sémites comme l'un des aliments essentiels. Il est si clair et évident que la notion de condensation n'est nullement « abstraite et savante » comme nous avons vu plus haut que le pense J-C R, mais strictement matérielle et concrète ; en outre, le sens, en arabe, de manger beaucoup dans *labana* qui consiste à « accumuler des quantités d'aliments », celui de « frapper fortement » et celui de « pressions douloureuses » s'y expliquent, ainsi que le sens de poitrine et poitrail dans *labān*. Néanmoins, le sens de condensation – pression génère un sens figuré comme : « affaire urgente, pressante et importante », à savoir *lubāna(t)*.

Je suis d'accord sur ce que dans : « frapper, couper et couler », il y ait une succession et donc un lien manifeste. Mais l'inventaire dressé par J-C R¹⁵ se limite à l'arabe seul. Il y est établi un « classement » arrangé pour soutenir ses hypothèses et qui ne repose pas sur des preuves tangibles, mais qui se limite à présenter des suppositions : « Il faut sans doute remonter bien loin dans la Préhistoire pour imaginer une très longue période au cours de laquelle, à un stade primitif de

¹³ Voir ci-dessous, n. 18. Cette question est ici hors sujet.

¹⁴ Prononcé à l'ouest de l'Euphrate, [labné] et [labané]. Dans cette zone, il s'agit de la prononciation [é] bien connue, de la *tāʾ marbūʿa* finale, du féminin arabe, sauf dans certains cas, où elle est précédée d'une laryngale.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 15-16.

l'expression orale, les ancêtres des arabophones devaient désigner par un seul et même vocable une opération aujourd'hui décomposable en trois phases logiquement ou chronologiquement liées entre elles comme *fendre* ou *percer* un récipient pour en faire *couler* son contenu, puis le *refermer* ou le *reboucher* de quelque façon »¹⁶. De plus, ses hypothèses font abstraction des autres langues sémitiques sans lesquelles il n'est point possible d'aboutir à un éclairage. Mais si le sens de lait est plus ancien que celui de « brique », et que ce dernier est postérieur à celui de « fromage », pourquoi n'y a-t-il dans la plupart des autres langues sémitiques que les sens d'« accumulation-condensation » et de « brique », alors qu'elles sont censées normalement, et en particulier l'akkadien qui garde souvent les sens les plus anciens, conserver une trace des sens que J-C R estime plus anciens que celui de la « brique », c'est-à-dire, selon lui, lait et « fromage » ? En outre, d'où vient la désignation de la « couleur blanche » dans <lb>, passée sous silence dans le très long exposé de notre auteur ? L'examen de cette notion est nécessaire même si son travail concerne l'arabe seul, car il éclaire sur celui-ci. Vient-elle de la couleur du lait ? Mais dans le cananéen-hébreu où la racine √LBN porte le sens de la « couleur blanche », celui de « lait » est absent, et, dans l'araméen où il y a le sens de la « couleur blanche », *lab(b)anūta* et *labnūta* au sens de « lait caillé », figure dans le syriaque, donc dans un araméen tardif, et est absent dans l'araméen ancien. De plus, répétons que si le sens de la « couleur blanche » vient de celui de « lait », pourquoi l'arabe n'a-t-il pas dérivé du sens de « lait » celui de la « couleur blanche » ? Dans l'arabe, ni <lb>, ni <h̄lb> qui désignent toutes deux le « lait » n'ont abouti à désigner la « couleur blanche ». Signalons d'ailleurs qu'ils y figurent comme dérivant de la racine √HLB : *ḥulba(t)* et *ḥulbūb* renvoyant à la couleur « noir du jais intense »¹⁷.

En somme, les sens de « couler » et de « lait » dans <lb>, ne sauraient être premiers. C'est la notion d'« accumulation-condensation » qui est première et présente dans toutes les langues sémitiques, et c'est ce sens qui a donné les autres et qui les renferme. On peut ainsi conclure que tout sens d'une racine sémitique commune absent dans les autres langues sémitiques et présent en arabe, est tardif voire dérivé, que les sens primitifs soient conservés ou non, en arabe. C'est cela qui fait la richesse de la langue arabe par rapport aux autres langues sémitiques.

Le terme <lb> au sens de « fromage »

Si, comme le veut J-C R, « un certain nombre de racines conservent le parallélisme lait/fromage, soit par deux de leurs dérivés, soit par un seul mais dans lequel les deux sont présents »¹⁸, cela ne prouve nullement qu'il ait eu un vocable dérivé de la racine √LBN désignant le « fromage », disparu par la suite, qui aurait donné le sens de « brique ». L'auteur cite comme exemples : *raṭa'a*, *mikraṣ*, *maṣala*, *iḍmaḡarra*, *ḡamīm*, <mdr>. Or, aucun de ces exemples ne porte le sens de « lait » autrement qu'en dérivé : l'aigreur avant : « lait aigre » sens de *raṭa'a* etc..., le lecteur peut facilement vérifier que le sens de « lait », aigre ou non, dans ces exemples est dérivé d'un autre comme couler ou presser...¹⁹, et nous jugeons ici inutile de nous attarder.

¹⁶ *Ibid.*, 15.

¹⁷ Le sens du jais lui-même a donné celui de la couleur du jais. Il vient de celui d'extraction que porte la racine √HLB, voir plus loin.

¹⁸ Voir *ibid.*, 10.

¹⁹ Tout sens de « couler » renvoie à un liquide coulant qui serait entre autres le lait. Voir plus loin, sur √BL.

L'auteur poursuit que la composition des trois racines $\sqrt{\text{HLB}}$, $\sqrt{\text{LBN}}$ et $\sqrt{\check{\text{GBN}}}$ est « une image phonique du processus qui va du lait frais au fromage en passant par l'étape intermédiaire du lait aigre. Dans les deux premières racines, il s'agit bien du lait, comme le prouve la présence commune de la séquence LB mais le premier se caractérise par sa fraîcheur et sa douceur : la racine $\sqrt{\text{HLB}}$ », liant celle-ci à $\sqrt{\text{HLW}}$, « doux, sucré ». Or, si cette racine $\sqrt{\text{HLW}}$ procède de la même source qui est le bilitère HL, est-il certain qu'elle soit plus ancienne que $\sqrt{\text{HLB}}$ pour composer celle-ci ? Est-elle opposée à la racine $\sqrt{\text{LBN}}$ dans le sens de : « doux » ($\sqrt{\text{HLB}}$) et « aigre » ($\sqrt{\text{LBN}}$) ? Non. Car $\sqrt{\text{LBN}}$ ne renvoie pas au « lait aigre » initialement, ni $\sqrt{\text{HLB}}$ ne renvoie au « lait doux » ; les deux se réfèrent au « lait » tout court. Ce qui explique que les deux racines parviennent à désigner le « lait » par deux voies totalement distinctes. D'un point de vue « bilitère », $\sqrt{\text{HLB}}$ se relie au bilitère HL au sens de « dénouer »..., et au bilitère LB (voir *infra*) dont le sens est : « ce qui est intérieur, enfoui », venant du sens d'« accumulation », cf. $\sqrt{\text{LBD}}$, $\sqrt{\text{LBT}}$, $\sqrt{\text{LBH}}$... Mais tout trilitère n'est pas toujours composé de deux bilitères, et il n'est point sûr que $\sqrt{\text{LBN}}$ vient de LB + BN : il peut être trilitère avec seuls $\sqrt{\text{L}}$ et B comme racine initiale à laquelle le N est « ajouté »²⁰. Il est, par ailleurs, invraisemblable que c'est la mauvaise et forte odeur, sens du bilitère BN, selon J-C R²¹, qui a introduit celui-ci dans $\sqrt{\text{LBN}}$ (LB+BN) puisque $\sqrt{\text{LBN}}$ initialement désignait le « lait » ni puant ni ayant forte odeur, ni non plus dans $\sqrt{\check{\text{GBN}}}$, « fromage » du fait de la forte et mauvaise odeur de celui-ci. À préciser ici que sous le bilitère $\sqrt{\text{BN}}$, seul le *banna(t)* exprime le sens d'« odeur », mais « odeur aussi bien bonne que mauvaise ». Par conséquent, la question d'odeur est à écarter de $\sqrt{\text{LBN}}$ comme de $\sqrt{\check{\text{GBN}}}$. L'auteur voit aussi ce $\sqrt{\text{BN}}$ dans : *nābiḡa(t)* dont la racine $\sqrt{\text{NBĜ}}$ porte le sens de « sortir », et qui désigne un met composé de « lait mêlé de poils de chameaux » mangé aux temps de disette avant l'islam, et qui veut dire aussi par extension « malheur » ; il le voit également dans *nabīr*, « fromage », mais ce dernier ne serait qu'une déformation du persan *panīr* du même sens.

Il poursuit : « Il ressort de ce qui précède que la racine $\sqrt{\text{LBN}}$ doit résulter du croisement des étymons $\sqrt{\text{LB}}$, « lait », et $\sqrt{\text{BN}}$, « odeur forte »²². Et, forçant pour $\sqrt{\text{LBN}}$ le sens de « fromage » qui sent fort ou/et mauvais, sens, selon lui, a dû exister puis disparaître, il avance que la désignation de la « brique » et du « nougat » dérive du sens défunt de fromage, car brique et nougat ressemblent par leurs forme, densité et mode de fabrication à un morceau de fromage.

Quant aux termes cités par J-C R : *ṣarīf*, *futr*, *maṣr*, c'est à travers tout autre parcours qu'ils désignent respectivement : « lait chaud », « lait restant dans les mamelles après la traite »... La seule raison d'avoir des dérivés aux sens de certains gâteaux ou pâtés, c'est que ces mets sont fabriqués selon des recettes dans lesquelles entre principalement le lait. Ce n'est pas pour leur forme à laquelle ressemble une brique que ces gâteaux et pâtés prouvent un parallèle lait → fromage / brique.

Par ailleurs, l'auteur n'exclut pas « la possibilité qu'il ait pu exister une racine homonyme $\sqrt{\text{LBN}}$, « brique » sans rapport avec « lait »²³. Mais quelle trace en reste-t-il ? Puis : « il ne faut pas exclure

²⁰ Voir plus loin, l'« ajout » d'une voyelle au bilitère BL qui en donne un sens dérivé ou nouveau.

²¹ Voir ROLLAND, 10-11.

²² *Ibid.*, 11.

²³ *Idem.*

la possibilité que la dérivation sémantique lait>fromage>brique date du proto-sémitique »²⁴. Mais là encore, pourquoi aucune trace n'est-elle perceptible ? Et pourquoi dans la racine en question « lait » et « fromage » sont-ils absents en akkadien et en cananéen-hébreu, et « fromage » absent en araméen ?²⁵

Le bilitère BL

Si en arabe le bilitère BL a donné aussi l'idée de lait, cela ne veut pas dire qu'il a une origine commune avec le bilitère LB. C'est par un processus tout autre : de l'idée de « couler, tremper, macérer » (en arabe et en éthiopien), sens dérivant de celui plus ancien de : « mêler, mélanger, combiner, confondre » :

akkadien : *balālu*, « mélanger, faire un alliage » ; *ballu*, « mélange de parfum », « mélange de fourrage animal », « augures confus » ; *balīlu* et *baliltu*, « tas d'ordures » ; *billatu*, *billetu* et *biltu*, « mélange » ; *billu*, « mélange métallique ».

éthiopien (guèze) : *balla*, « tremper, humidifier » ; *belul*, « humide » ; *bābbala*, « être mélangé, confondu » ; *balbala*, « devenir vieux, usé ».

ougartique : *bll*, « mélanger, confondre ».

hébreu : *balāl*, « mélanger, confondre » ; *blīl*, « fourrage mélangé d'orge et d'avoine », et adj. : « mélangé » ; *tébé*, « mélange entre espèces par accouplement, inceste, union contre nature » ; *teballul*, « bouton dans l'œil, tache ». En dérive en hébreu le quadrilitère *balbel*, « confondre, corrompre » que l'on trouve en syriaque sous la même forme, et en arabe *balbala* aux mêmes sens.

syriaque : *bal*, « mélanger, corrompre, percer » ; aussi : « tremper, macérer » ; *pal* et *palpel*²⁶, « souiller, éclabousser ».

Dérive en outre du sémitique √BL un trilitère BL+voyelle au sens de « être usé, vieux, dégradé ».

Il est évident que l'idée de « lait » dans la racine √BLL, soulevée par Jean-Claude Rolland dans le mot *balāl*²⁷, et ne figurant qu'en arabe, est tardive, car elle ne renvoie pas au « lait » spécifiquement, mais à « toute boisson rafraîchissante en commençant par l'eau » : en arabe *balla*, « arroser, mouiller », et au sens figuré « gratifier quelqu'un de quelque chose ». Autres sens : « obtenir quelque chose ou s'en rendre maître », « être inséparable de quelqu'un », qui est l'idée de « coller » qu'évoque le trempage ; *ballala*, « arroser abondamment » ; *balla(t)*, « bien-être après misère » ; *bullat*, « bienfaisance, reste, résidu » ; *aball(u)*, « brave, courageux, ferme ». Les sens de cet adjectif sont liés à celui de « bienfaisance (le bienfaiteur est brave) », ce sens étant lié à « gratifier » et ce dernier à « arroser, mouiller » qui évoquent l'idée d'apaisement, soulagement (cf. le français : *arroser quelqu'un* au sens de lui « donner notamment de l'argent », et *arroser une*

²⁴ *Idem*.

²⁵ Dans ces langues, c'est la racine √HLB qui porte, comme en arabe, ces significations (voir plus loin). En akkadien, il y a d'autres termes dans ces sens : *himētu* (assyrien *himātu*) : « beurre, lait caillé », d'où vient l'araméen *hēwta*. Autre mot akkadien au sens de lait : *šizbu* (pas de verbe).

²⁶ Ici la labiale **p** se substitue à la labiale **b**. Cas plus connu en akkadien. V. notes 34 et 37.

²⁷ ROLLAND, 5.

occasion, la « célébrer avec festin »), et l'arabe *nadā*, « humidité, rosée, pluie » ; *nadiyyu l-kaffi*, « généreux ».

La racine \sqrt{BL} dans aucune langue sémitique autre que l'arabe n'aboutit au sens de « glotonnerie ». Je me demande dans quel araméen *baliqa* veut dire « gloton », selon J-C R²⁸. D'abord, la forme *baliqa* n'existe en araméen ni en tant que nom ni comme adjectif. La racine \sqrt{BL} a, en araméen et en arabe, le sens de « apparition soudaine, brillance, vitesse, surprise ». Le verbe araméen *blāq* veut dire « sourdre, surgir, briller, surprendre » ; le nom *blāqa*, « avarice, pauvreté, privation », sens dérivés de celui de « sourdre » qui aboutit à l'idée de se vider, s'épuiser ; *blīqa* (et non *baliqa* cité par J-C R) en serait l'adjectif et participe passé, et qui prend le sens de « ayant les yeux grand ouverts », « vide de, privé de », « avare », et par extension « désireux de ». Si en arabe la racine \sqrt{BL} donne le sens de « glotonnerie », c'est par une voie indépendante de ce que donne la racine \sqrt{LB} : c'est uniquement juxtaposée avec \sqrt{AZ} racine qui reflète le sens en question (voir la racine \sqrt{AZ} , en particulier le verbe *'aza'a*). C'est de l'association entre les deux bilitères $\sqrt{BL} + AZ$ que provient l'idée de glotonnerie dans *bal'aza* (et entre les bilitères $BL + AZ$ dans *labaza*²⁹, « manger avec avidité »). De même dans *bala'a* avaler, c'est avec l^e qu'il donne ce sens (voir l^e et ses dérivés). Le verbe *dabala* cité par J-C R³⁰, au sens de « faire une grande bouchée (avec les doigts) » et qui porte d'autres sens non cités par lui, c'est la racine \sqrt{DB} qui l'explique avec tous ses sens. Bien que l'on trouve deux bilitères ou deux trilitères composés de mêmes radicaux inversés dans l'un par rapport à l'autre et synonymes ou presque, il est hasardeux et arbitraire d'en faire règle absolue, voire obsession. En ce qui concerne notre sujet, les deux bilitères LB et BL sont indépendants l'un de l'autre et, dans \sqrt{LBN} , l'idée de « lait » est liée à \sqrt{LB} et non \sqrt{BL} . Si l'idée de « lait » procède ici de « couler, tremper », sens de \sqrt{BL} , pourquoi est-elle si présente dans \sqrt{LB} et absente dans \sqrt{BL} ? Nous avons souligné plus haut que le *balāl* arabe cité par J-C R comme voulant dire le « lait », renvoie en réalité à toute « boisson rafraîchissante ». Il y a donc une autre source, dans \sqrt{LBN} , que l'« écoulement de liquide », (même si le liquide aussi peut y aboutir), à l'idée de « lait ». Quant à l'arabe *laba'a*, « traire une brebis pour tirer le colostrum », et *liba'*, « colostrum, premier lait d'une femelle après la parturition », ils concernent \sqrt{LB} et non \sqrt{BL} . Tout verbe, presque, exprimant le sens de « couler », peut aboutir dans ses dérivés à un terme ou plus avec le sens de « lait » car c'est un liquide coulant, mais le sens de l'« eau » y est plus ancien. Il est fastidieux d'en faire une liste, et nous n'en citons qu'un exemple : le bilitère DR en arabe. Si des verbes désignant : « frapper, fendre, tirer, mouiller » ont fini par donner l'idée de « traire » et de « lait », cela ne justifie pas le rattachement de \sqrt{LBN} à l'un de ces sens.

Sur la racine \sqrt{HLB}

Quoique cette racine soit sémitique commune aux sens de traire et de lait, le sens primitif est « extraire une matière enfouie » : le bilitère HL contient le sens de « dénouer quelque chose de

²⁸ *Ibid.*, 7.

²⁹ Cf. \sqrt{LBS} .

³⁰ ROLLAND, 7.

quelque chose d'autre », et le bilitère LB, celui de « ce qui est intérieur ». La sémantique de ces deux bilitères est sémitique générale :

* « extraire » > « traire » > « jus, lait », etc.

akkadien : *ḫalābu*, « lait, mamelle », verbe : « traire » ; tardivement *ḫilpu*, « lait ».

arabe : *ḫalaba*, « traire », « presser les olives pour en extraire l'huile » ; *ḫalīb*, « lait » ; *ḫallāb*, « humide (se dit d'une journée) » : l'idée d'« humidité » vient du sens de « liquide-jus », et pas spécialement de « lait ».

araméen : *ḫlāb*, « traire » ; *ḫalba*, « lait, liquide ou résine qui sort de la plante ou de l'arbre » ; il entre dans des expressions : *ḫalba d-btūlta*, « mercure » ; *ḫalba d-eglta*, « miel pur » ; *ḫalba d-kalbāta*, « limaille » (de l'idée d'extraction).

éthiopien (guèze) : *ḫalaba*, « traire » ; *ḫalīb*, « jus, lait ».

hébreu : *ḫalāb* : lait ; verbe : traire (non usité).

ougaritique et cananéen : <*ḫlb*> : lait ; verbe : traire.

sud-arabique : <*ḫlb*>, « traire » (verbe), « jus, lait » (subst.).

* « extraire » > « traire » > « file, ligne » > ligne ou couche qui sépare, qui cache.

arabe : *ḫalba(t)*, plur. *ḫalāyib*, « file de têtes de bétail » ; « hippodrome », *ḫilb*, « chair qui est entre les côtes » ; « lobe de foie ».

araméen : *ḫelba*, « épiploon », « diaphragme » ; *ḫelba d-parōša*, « ligne ou voile qui sépare ».

hébreu : *ḫêlēb*, « graisse ».

Enfin, différents noms de plantes tirent leur nom de cette racine, soit en raison de ce qui en est extrait : jus, matière odorante, résine..., soit du fait qu'elles constituent une couche qui sépare, qui cache ou une clôture épineuse :

arabe : *ḫulba(t)*, fenugrec ; *ḫiliblāb*, « lierre ».

araméen : *ḫalbāna*, « lierre » ; *ḫūlba* et *ḫūlbāna*, « ronce, épine ».

NB 1 : sur le lien entre ce sens et l'idée de « faire barrière, empêcher, protéger et cacher », nous avons en ougaritique-cananéen <*ḫlb*>, « colline »³¹ et en akkadien *ḫalb/pu*, « forêt ». Cf. l'hébreu *šamīr*, « ronce, épine », du verbe *šamār*, « garder, protéger », et l'arabe *šawwaka*, « hérissier des épines en guise de clôture », II^e forme de *šāka*, « piquer » (*šawk*, « épines »). Quant au lierre, il se propage, s'étend et constitue un « mur-barrière », tous ces noms de plantes étant sous la forme du collectif. Et, c'est la désignation dans cette racine de « ce qui est liquide, coulant, humide »... (lait, graisse...) aboutissant à l'apparition de termes renvoyant à la verdure donc la fertilité, qui a donné en akkadien *ḫalb/pu* au sens de « forêt » et en ougaritique-cananéen <*ḫlb*>, « colline ».

³¹ En raison du sens de « forêt » en akkadien, il faut entendre colline verte par opposition au désert. Ce serait le nom de la ville d'Alep. Elle fut capitale de l'un des royaumes amorites (2000-1595 av. n. ère) dont la langue était du même groupe que l'ougaritique-cananéen. Si dans l'ougaritique les laryngales /ḫ/ et /h/ se distinguent, ce n'est pas le cas dans tout le nord-ouest sémitique. Le nom en amorite pourrait avoir été <*ḫlb*>. (D'autres noms de localités dans le nord-ouest sémitique procèdent de cette même racine. Voir, à titre d'exemple, Ézéchiel, XXVII, 18.

NB 2 : de l'idée de « couche qui sépare, qui cache », vient en araméen l'idée de « cave, caverne, grotte » : ce sont les mêmes termes, *ḥūlba* et *ḥūlbāna*, déjà mentionnés ; en arabe vient *ḥalba(t)* : « hippodrome », également déjà vu. De cette même idée apparaît le terme araméen <*ḥlbbh*>³² dans une inscription du premier quart du VIII^e ou de la fin du IX^e s. av. J.-C., dite du roi Hadad. La traduction que soutient Hayim Tawil, par « royauté, autorité » est pertinente mais « libre » car elle découle du sens de la cité-territoire ; de celui de «secteur, arrondissement, agglomération, circonscription» que donnent les sens de : faire barrière, protéger etc..., susmentionnés.

Annexe :

Sur le parallélisme sémantique *couper/couler/coudre* établi par J-C. Rolland³³

À l'examen des racines énumérées par J-C R, nous avons trouvé que rares sont celles qui laissent proposer une « association » entre trois sens : « couper », « couler », « coudre » et plus rare encore l'existence d'un processus chronologique passant de « couper » (ou : « frapper ») vers « couler » et jusqu'à « coudre ». Ce que veut dire « coudre », c'est en réalité « user constructivement » d'un objet qui naît dans un état primitif et passe vers un autre intermédiaire jusqu'à devenir (3^e étape) dans un état utile. Celui-ci consiste en un assemblage d'éléments qui se trouvaient à l'état brut, désordonné, ou en une réparation de ce qui est défait, ou bien en une jonction ou encore mise en ordre : du négatif donc vers le positif.

À signaler tout d'abord que la certitude quant à la chronologie de l'apparition des dérivés avec leur sémantisme, s'impose dans une telle démarche et doit son point de départ surtout à la première forme verbale plutôt qu'à une forme dérivée, censée porter le sens primitif. Or, les verbes énumérés n'évoquent pas le processus couper → couler → coudre suivant une chronologie passant généralement de la première forme avec le sens de couper, vers un sens dérivé de couler pour aboutir à un sens de coudre censé être postérieur au précédent. Ils ne sont que rarement «associables» en triple sens : couper, couler, coudre. Nous trouvons que J-C R a tout d'abord « fixé » pour les trois sémantismes *couper*, *couler* et *coudre*, trois cases dans chacune desquelles il a placé à partir des racines choisies, un verbe d'une même racine mais sous n'importe quelle forme ayant le sens voulu et dont la case porte le titre. Ce qui a abouti parfois à placer le terme à sens tardif ou dérivé dans la case censée renfermer un/le sens plus ancien, et celui-ci dans la case réservée au sens plus tardif. En outre, il n'est pas possible sans le recours aux autres langues sémitiques de déceler une chronologie sémantique fiable. Or, l'auteur a limité son «classement» à un choix tiré du seul dictionnaire non-étymologique arabe. Et, si celui-ci n'a pas classé par chronologie les sémantismes, quant à J-C R, il a dans son classement établi un désordre autre que celui du dictionnaire en question. Examinons ce classement synoptique :

<'zb> est placée la forme V au sens de « se partager les biens, les richesses », dans la case première, initiale, de « couper », et la forme I au sens de « couler » dans la 2^e case comme étant au sens dérivé de celui de la V^e forme, alors que c'est le sens de « couler » qui est le plus ancien des deux

³² Voir TAWIL, Hayim Tawil, « Some Literary Elements... » in *Orientalia*, n° 43, Rome, 1974, 46. Le /h/ final dans <*ḥlbbh*> est muet et n'est qu'une autre manière d'écrire la voyelle /a/. Sur l'indistinctement dans l'écriture entre /h/ et que /a/ en finale, voir mon article dans ce même numéro de la *LETTRE*, « Étymologie des noms de divinités... », 4, n. 10.

³³ V. son article op. cit., p. 21.

et qui aurait donné sous la forme V le sens de celle-ci. En outre, dans la case «coudre» est placé 'izb, « homme petit aux membres chétifs et au ventre gros ». Qu'est-ce qui est cousu dans celui-ci ?

<'sr> (cf. le bilitère sémitique ŠR). Si le sens de la VIII^e forme « croître en abondance » vient de celui de « briser », est-il sûr que ce dernier ait donné le sens de « serrer, lier, attacher » ? À la lumière des autres langues sémitiques et aussi de l'arabe *šarra*, on trouve que c'est le sens de « serrer » qui est le plus ancien et qui aurait donné celui de « briser ». Or, J-C R a placé « serrer » dans la dernière case, celle de « coudre » estimant que le sens de « serrer » à la I^{ère} forme *ašara*, *šarra*, dérive de celui de la VIII^e forme *i'tašara*.

<bhr>. Ce n'est pas l'idée de « fendre, déchirer », mais c'est celle de « grand rassemblement » qui a donné l'idée de « mer », comme on le connaît par l'akkadien *paḥāru*³⁴, « s'assembler en grande quantité », entre autres : « eaux »³⁵, et en grand nombre ; à la forme II *puḥuru*, « assembler, renforcer » ; *puḥru*, « rassemblement », terme qui a donné l'araméen *pūhra*, « festin ». Et l'éthiopien (guèze) *bēher*³⁶, « pays, province, nation, monde » ; *egzīa-bēher* : « Dieu », litt. : « Seigneur du monde ». Au sens figuré, *bēher* veut dire « recueil, collection de textes », « Bible ». L'idée d'assembler a donné celle de « sélectionner », « choisir », la racine √BHR en araméen et en hébreu, et de là vient le sens d'« examiner, étudier, approfondir sa connaissance » en araméen, hébreu et arabe. L'idée de « fendre, déchirer » qui ne se trouve qu'en arabe serait tardive et ne s'emploie que pour renvoyer à la pratique de « fendre les oreilles d'une chamelle », ce que J-C R n'a pas mentionné. Il n'est pas exclu qu'avec ce sens elle soit sans rapport avec √BHR et que ce soit un « intrus » d'une autre origine, ou une déformation. Serait-elle à rapprocher de √MHR, « fendre »... ?

<bšk>. Jean-Claude Rolland a fait de la I^{ère} forme au sens de marcher avec rapidité comme résultat de la VIII^e forme qui est *ibtašaka*, « être coupé, tranché (fil) », en plaçant celle-ci dans la case de départ, et la I^{ère} forme à la fin et au sens de « coudre deux pièces ensemble ». Alors que le sens de celle-ci est « coudre grossièrement ». Le sens initial du verbe serait non pas celui de la VIII^e forme, mais celui de la I^{ère} qui est en lien avec : faire quelque chose rapidement, de manière négligée, d'où marcher rapidement, se précipiter, avant de donner celui de la VIII^e forme.

<bq>. Le sens de « couper » a abouti à celui d'étancher sa soif, comme le fait le verbe «étancher» en français ; ce n'est pas l'eau qui coule en soi. L'idée d'étancher sa soif aurait donné *baḏīc* au sens d'eau potable, puis de sueur. Par ailleurs, le sens ancien de *baḏa^{ca}*, « couper », a donné l'idée de « part tranchée » et, par conséquent, « dot ». De cette dernière sémantique vient par extension une référence au mariage.

<hdr> Le sens de « se réunir » est plus ancien que ceux de : « laisser couler », « meurtrir » ; « occasionner des bosses » vient de : « couvrir, (se) réunir, entourer », comme on le connaît par les langues sémitiques. Voir la racine √HDR, « chambre » dans ces langues (en akkadien *edēru*) ; voir <hdr> en arabe, sud-arabique et éthiopien.

³⁴ Sur la transformation du /b/ en /p/, cf. le sumérien DUB qui devient en akkadien *tuppu*. Voir aussi infra, n. 26 et 37.

³⁵ Aussi en akkadien *bērtu* et *berātu* «marais» ? Sens incertain ; il est possible, en outre, qu'il soit lié à la racine sémitique √B^oR « puits », plutôt qu'à √BHR.

³⁶ À côté de *bāhr*, « mer ».

<hlq>. Le sens de « serrer avec une corde » vient de celui de « ceindre ». Dans toutes les langues sémitiques, la racine $\sqrt{\text{HLQ}}$ renvoie à « ce qui est circulaire, rond » : « cercle, anneau, gosier, gorge, larynx ». Le sens de « raser, tondre » n'est pas à la base. Le sens de « jeter quelque chose contre quelqu'un » est l'un des sens dérivés étant à la II^e forme ; il serait venu de l'idée de « planer, tournoyer » dans l'air, *hallaqa*.

<dbr>. C'est à la III^e forme et non à la II^e que le verbe veut dire « fendre les oreilles à une chamelle », mais de manière qu'une partie en tombe « en arrière », ce que J-C R n'a pas mentionné. En réalité, c'est le sens de « en arrière » qui est visé par <dbr> qui est omis par J-C R, ce qui lui permet de placer l'autre bout de la phrase « fendre les oreilles à une chamelle » dans la première case, « couper », omission sans laquelle il n'est pas possible d'en faire « premier sens ». Le sens de $\sqrt{\text{DBR}}$ comme racine sémitique générale est « l'arrière » et non pas « fendre », cf. l'arabe : *dabara*, « être, se trouver derrière » ; *dabr* et *dubur* : « partie postérieure » ; le mandéen *dibra*, « dos, arrière, queue » ; et l'akkadien *duppuru*³⁷, « se retirer ».

<qtr>. À la lumière des langues sémitiques, dont l'arabe, le sens initial de la racine est « serrer, presser » ; il aboutit à celui d'« égoutter, distiller », si l'objet pressé est une matière humide. « Serrer » produit le sens de « coudre ». Le sens de « jeter quelqu'un par terre avec violence » mis par Jean-Claude Rolland comme étant sens initial, ne se justifie pas et serait une extension de « serrer, presser ».

<kft>. Rien ne prouve que le sens d'« attirer à soi, rapprocher, ramasser », soit plus tardif que celui de « détourner quelqu'un de quelque chose », ni qu'il en dérive, d'autant plus qu'il est à la I^{ère} forme, alors que le second est à la II^e.

<msf>. Le sens mis par J-C R en 3^e case « serrer avec les doigts l'orifice d'une outre », ne saurait être issu de celui placé en 2^e case, « faire égoutter ». C'est, en fait, l'inverse, et les dictionnaires le signalent bien. Quant au sens de « cingler quelqu'un de coups de fouet », il est peu probable qu'il soit à l'origine des deux autres. Nous avons déjà vu dans <qtr> que « serrer, presser » peut aboutir au sens de « frapper, violenter ».

<nšg>. Rien ne prouve que le sens de « percer avec une lance » soit plus ancien que celui de « couler ». Le sens ancien est « faire passer en l'introduisant ou en la retirant, une matière », d'où dérive le sens de « couler ». Cf. l'hébreu *nasāg* (avec *samek*), « se retirer, s'en aller, s'éloigner, atteindre, s'attirer quelque chose » ; *nasāg* (avec *sīn*), « atteindre quelqu'un ou quelque chose », et l'araméen *nšāg*, « vanner », et *nšīga*, « fin, maigre, faible ».

<hzm>. Rien ne confirme que le sens de « serrer »... soit issu de celui de « mettre en fuite », celui-ci qui vient de « creuser, frapper ». Comment « serrer » viendrait-il de « mettre en fuite » ? En fait, le lien direct entre « serrer, creuser et frapper », est logique ; le sens de « mettre en fuite » en serait un dérivé.

Dans le tableau présenté par Jean-Claude Rolland, figurent, en outre, des verbes où on ne voit le processus avancé : couper → couler → coudre, que forcé et artificiel. Ainsi pour *da^aaba*, « repousser, couler, fouler le sentier » ; pour *šaṭaba*, « couper ». De cette I^{ère} forme mise dans la 1^{ère} case, l'auteur place dans la 2^e case le sens de couler qui est celui de la VII^e forme réfléchie-

³⁷ Voir *supra* sur la transformation du /b/ en /p/ en akkadien, n. 26 et 34.

passive du verbe, puis dans la 3^e case, le sens de «couper en longues bandes pour tresser», dans un retour à la I^{ère} forme qui est active, car ce sens appartient à celle-ci. Comment l'idée passée de la I^{ère} forme à la VII^e peut-elle retourner à partir de cette forme vers la I^{ère} ? Je pense que c'est le sens de tresser qui évoque celui de coudre qui a fait placer *šaṭaba* dans la 3^e case de coudre. Or, il n'est pas possible que ce sens de la I^{ère} forme découle de celui de la VII^e. Autrement dit, l'idée de « tresser » ne découle pas de celle de « couler » de la VII^e forme, mais est suggérée par le sens de « couper en longues bandes » (action faite souvent pour tresser), issu, quant à lui, de celui de « taillader », « entailler » que le verbe porte à côté de « couper » ; « tresser » n'est pas une évolution dans la sémantique du verbe lui-même. Tous ces sens de la I^{ère} forme doivent être dans la 1^{ère} case, celle de « couper ». C'est à partir des sens de cette forme qu'émane celui de la VII^e forme. Quant à *qaraṣa*, il signifie « piquer, exprimer l'eau d'une étoffe qu'on lave ». Où s'y trouve le processus couper → couler → coudre ? Il n'y a ni « couler » ni « coudre », mais : « piquer, presser ». Ce qui en résulte n'est pas une évolution sémantique dans le verbe lui-même, tout comme « tresser » ne l'est pas dans le verbe *šaṭaba*.